

VU POUR VOUS



Photo : Claire Mineur @ Bpi

Miquel Barceló dans son atelier parisien, décembre 2012

**Ô nuit! Rien ne manquait à l'apparition.
Tout s'y trouvait, matière, esprit, fange et rayon...**
Victor Hugo, *La Légende des siècles*

Cycle de rencontres
La création à l'œuvre

Miquel Barceló
entretien avec Alberto Manguel
Lundi 2 avril - 19 h
Petite Salle

DANS LE CREUSET DU MONDE: L'ATELIER DE MIQUEL BARCELÓ

Il y a du Victor Hugo chez Miquel Barceló.

Energie tellurique, créativité foisonnante; dans ses œuvres un souffle visionnaire. Son atelier, c'est le monde. Nous l'avons visité avec lui.

C'est un travailleur en bleu constellé de peinture qui a lâché le pinceau pour nous accueillir, bloc d'énergie souriant et affable. Il nous mène à travers trois étages gigantesques enchevêtrant larges volumes et petits réduits, trappes, escaliers, mezzanines. D'une pièce à l'autre, on passe des petits aux grands formats de peinture, de la sculpture aux fresques, aux carnets de dessins et d'aquarelles.

Peintre, graveur, sculpteur, céramiste, Miquel Barceló est tout cela, et plus encore, puisqu'il a aussi interprété un spectacle avec le chorégraphe Josef Nadj, à Avignon, et tourné dans un film sur l'écrivain François Augiéras, son « double ». Dans cet atelier, il travaille plusieurs œuvres à la fois, passant d'un chantier à l'autre: « je n'aime pas faire toujours la même chose » dit-il tout simplement.



Cet espace immense en plein cœur de Paris, où les œuvres naissent et s'amoncellent dans un bric-à-brac de couleurs et d'outils, n'est pourtant qu'un de ses trois ateliers. Le plus grand se trouve à Majorque, sa terre natale; c'est là qu'il passe la plus grande partie de l'année. L'autre est au Mali, dans ce pays Dogon où il a appris à choisir la terre, à la pétrir, à la cuire sur des feux de paille.

À contre-courant

Plongeur aux yeux d'eau, Miquel Barceló aime les fonds sous-marins. C'est à côté d'une élégante construction avec masque et tuba (préliminaire d'une sculpture en bronze) qu'il nous résume son parcours: à contre courant. À l'heure où les artistes délaissent la peinture pour le numérique et le conceptuel, lui travaille la matière. Déjà, dans les années soixante-dix, alors qu'il militait dans un groupe anti-franquiste radical, il a dû affronter ses amis en imposant son choix pour la peinture (figurative, donc doublement « réactionnaire »), que tous abandonnaient pour l'art vidéo. « Je suis la preuve vivante qu'on peut être à l'aise à contre courant », sourit-il et les faits lui donnent raison puisque ses œuvres s'arrachent et qu'il est l'un des artistes les plus chers du monde.

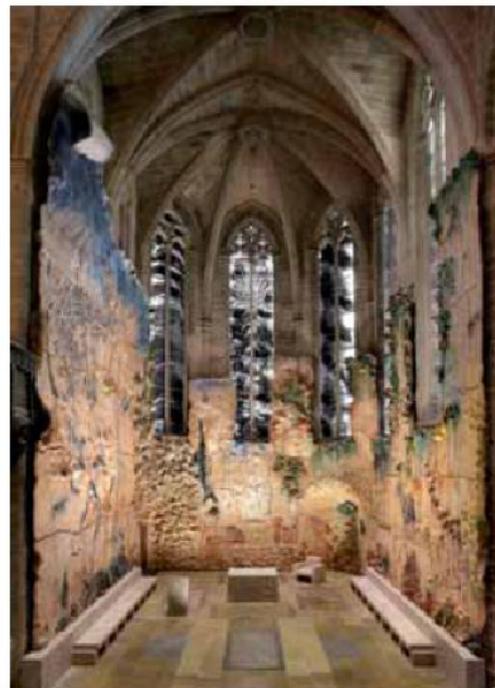
La matière est son élément. De préférence brute, naturelle. Il n'aime pas le plastique ni l'acrylique, fabrique lui-même sa peinture avec des pigments.

Son art est minéral et organique, primitif. Les murs, le sol, les tables de l'atelier sont remplis de plumes, de bâtons, d'os, de cailloux glanés dans ses voyages. Dans la cathédrale de Palma de Majorque comme au plafond du Palais des Nations à Genève, Barceló a forgé des grottes: coulées de stalactites, animaux pariétaux, parois sous-marines où viennent éclore des fleurs d'algues, des bouches de poissons, des orbites humaines.

Merveilleuse matière

Dans son atelier, il évolue parmi ceux qu'il appelle ses « modèles »: carnivores empaillés aux murs, squelettes d'hommes, de poissons, crânes de crocodiles et de rhinocéros... Ces formes naturelles impeccables dans leur diversité, Miquel Barceló les refait indéfiniment, comme s'il tentait d'en percer le secret.

Dans une pièce lumineuse s'alignent des centaines de camets - il en a toujours un sur lui pour dessiner, peindre ou écrire. Celui qu'il a emporté aux Galapagos est rempli d'iguanes, d'otaries, de singes et d'oiseaux. « Là-bas, en dessinant tous ces animaux, j'étais comme un enfant », confie-t-il. Un peu partout dans l'atelier sont posés des crânes humains, sphères presque parfaites illustrant le merveilleux agencement de la matière, bien plus que la mort qui nous attend.



e Miquel Barceló - photo: Agustí Torres

La chapelle Saint Pere de la Seu de la cathédrale de Majorque (réalisation: 2001 à 2006)

Dans le jardin s'érige, sabot en l'air, un énorme pied de cochon en bronze, d'une symétrie raffinée - comme une réhabilitation de l'animal méprisé, un hommage à sa beauté méconnue.

En face, un autre bronze: un corps de bouc dont la tête est remplacée par un immense coiffe pointue de pénitent. On peut y voir une charge contre le catholicisme qui étouffait l'Espagne franquiste, dans la jeunesse de Miquel Barceló. Ou alors, un simple télescopage poétique, comme ce crâne humain monté sur deux pieds: « la mort qui marche ».

« J'aime les glissements de sens »

L'évolution des espèces et les métamorphoses passionnent Miquel Barceló, grand lecteur de Darwin. Il aime détourner les objets, se fabrique des instruments avec des outils de jardinage, des racines, des balayettes pour WC...

« J'aime les glissements de sens » commente-t-il à propos de l'éléphant debout en équilibre sur sa trompe, mémorable statue installée devant le Palais des Papes d'Avignon et ornant aujourd'hui l'Union Square à New York. Ce mastodonte planté dans le sol a la morphologie d'un éléphant mais la structure d'un arbre. Le faire tenir en équilibre était un défi, plusieurs essais en témoignent, petites maquettes disposées çà et là sur des étagères du sous-sol, dans la salle des sculptures. Miquel Barceló a élaboré une gravure de cet éléphant-arbre avant de le sculpter: « autrefois, on réalisait des gravures d'après les sculptures existantes; à l'inverse, j'aime bien l'idée de faire le projet de sculpture sous forme de gravure. La gravure, c'est plus qu'un dessin, ça a plus d'existence. »



La coupole du Palais des Nations à Genève (réalisation: 2007-2008)

« Coupé-ouvert »

Les tableaux de Miquel Barceló, eux, ne sont pas tracés à l'avance mais s'improvisent dans un corps à corps avec la matière. Les lois physiques entrent dans le jeu, insufflant une énergie plus qu'humaine à ces grandes toiles posées par terre et piétinées jusqu'à ce que la couleur se boursouffle et bouillonne comme un sol volcanique. Miquel Barceló peint dans toutes les positions, accrochant parfois ses toiles au plafond pour qu'elles sécrètent des stalactites.

Sur les murs d'une immense salle qu'illumine une verrière, plusieurs toiles d'un jaune intense sont parsemées de formes rouges doubles et symétriques: comme des moitiés de tomates coupées en deux. « J'aime bien ce qui est coupé-ouvert, il y a souvent ça dans mes tableaux, cette coupure, comme un livre. » Couper et ouvrir en deux, c'est comme pénétrer la matière pour y lire sa géométrie secrète. Et créer des symétries, c'est structurer l'informe. Ainsi, Miquel Barceló colle sur ses toiles des débris de papier mangé par les termites, puis peint leurs symétries, qu'il appelle « contre-formes ». Lors d'un séjour en Afrique, il a été catastrophé en s'apercevant que les termites n'avaient laissé de ses peintures que des coupures labyrinthiques. Puis il s'est ravisé, prenant exemple sur Léonard de Vinci dont il a lu le journal: le maître italien contemplait les nuages et les taches sur les murs pour y trouver des formes. « Je travaille avec les termites, dit Miquel Barceló, les formes qu'elles laissent ont un sens, même si on n'arrive pas à le comprendre. »

Les tomates ouvertes débordent des tableaux, envahissant leurs coins et déformant leurs tranches. « Les formes qui sortent du cadre, ça fait partie de mon vocabulaire », explique Barceló, qui se refuse à toute interprétation de son œuvre.

Peindre, c'est aussi dépeindre

Des visages livides sortent de l'ombre: c'est la salle des portraits. Miquel Barceló fait poser ses amis et les représente à traits d'eau de javel décolorant des toiles noires, « peindre, c'est aussi dépeindre » explique-t-il. La création inclut, chez lui, sa propre destruction. Sur un mur extérieur donnant dans le jardin, il nous montre un essai de fresque. L'humidité montée du sol dégrade la peinture en taches grisâtres, que Barceló analyse et incorpore à l'œuvre en cours d'exécution.

Détruire fait partie du processus créatif. En brûlant des céramiques ratées, il a éprouvé le plaisir du feu qui « purifie et rééquilibre ». Aujourd'hui, il brûle régulièrement des tableaux dans le grand four de son atelier à Majorque: « ça permet de nettoyer et ça soulage ».

Un ours piétine un tableau, qu'il réduit en miettes et couvre de ses excréments, faits de peinture. Cette sculpture que Barceló vient de finir est chez le fondeur, l'artiste nous la montre sur son iPhone. Et pour une fois, il interprète: « c'est comme une métaphore de la peinture: la destruction et les excréments font partie du processus vital. » L'ours est vu de dos et la ligne de ce dos, souligne Barceló, est très marquée, très pure, comme celles des nus de Matisse.

Une force animale brute qui crée en détruisant. L'extrême délicatesse de son épine dorsale... autant de symboles à déchiffrer parmi le flot d'images que nous emportons en sortant - ou plus exactement: qui nous emporte.

Catherine Geoffroy,
Bpi



L'éléphant en bronze exposé à Avignon en 2010 (ici, à Barcelone)